

L'Université des discours

La parole universitaire, de Pierre Macherey, La fabrique, 343

p.

Georges Leroux

Numéro 244, printemps 2013

Le savoir capital

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2013). L'Université des discours / *La parole universitaire*, de Pierre Macherey, La fabrique, 343 p. *Spirale*, (244), 36–38.

conscient qu'il ne faut pas attendre de solution miracle de tels états généraux, d'autant que « [l]a marchandisation de l'éducation et la dérive des universités sont trop bien engagées pour croire que leurs chantres assisteront béatement à l'exercice ». Mais il estime à juste titre que les temps sont mûrs pour des discussions fortes et âcres s'il le faut. Dont acte, et je suis bien prêt à étouffer mon brin de pessimisme, mais le sommet sur l'enseignement supérieur qui s'annonce souligne pour le moins combien il sera important de bien poser le problème. À cet égard, *Les dessous du printemps étudiant* ont tout ce qu'il faut pour servir de rampe de lancement aux états généraux souhaités. Mais ils rejoignent aussi à mes yeux des impératifs pédagogiques immédiats. Il y a une leçon dans la façon même dont leur auteur a pensé le mépris réservé aux étudiants entre mars et septembre 2012. Ce à quoi il invite, c'est à sortir du présentisme idiot de ce début de siècle, c'est à produire et diffuser une critique incisive de l'économisme

hégémonique adossée à une ressaisie de l'histoire moderne du Québec, en prise autant sur les réalités actuelles des milieux enseignants, de la prématernelle jusqu'à l'université, que sur les aspirations légitimes de la jeunesse contemporaine quant aux conditions de sa formation et au projet de société qu'elle désire porter. †

1. Selon les résultats de l'*Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes* (EIACA) cités par la Fondation pour l'alphabétisation (cf. <http://www.fondationalphabetisation.org>).
2. Grâce à l'arrivée des femmes notamment, laquelle permet de donner le change au niveau des chiffres d'inscription sans que la situation globale se soit quant à elle améliorée (puisque l'augmentation du nombre d'inscrits devait être rapportée à un nombre de candidats potentiels bien plus élevé que dans le passé).
3. Nombre de chroniqueurs et chroniqueuses québécois ont fait et font carrière sur ce lieu commun.
4. On pourra lire sur ce sujet les propos d'une « entrevue » que j'ai faite avec Stéphane Baillargeon dans *Le Devoir* du 8 juillet 2011 sous le titre « Portrait de l'asservissement économiste » (accessible sur le site du *Devoir*).

L'Université des discours



PAR GEORGES LEROUX

LA PAROLE UNIVERSITAIRE

de Pierre Macherey
La fabrique, 343 p.

S'il est vrai que la réalité de l'université contemporaine se disloque sous nos yeux, il l'est déjà sans doute un peu moins de prévoir sa disparition. Comme toute institution, elle évolue et se transforme sous la pression de facteurs économiques et sociaux dont il est devenu courant de dénoncer les effets pernicieux. Quand on parle, par exemple, de marchandisation du savoir ou d'université corporative, les phénomènes qu'on tente de décrire sont à la fois évidents et trompeurs. Certaines dérives peuvent scandaliser, mais elles sont loin d'épuiser les mutations en cours. Seule une analyse rigoureuse des évolutions observées ces vingt dernières années nous permet d'accéder à une hypothèse sur la nature de la métamorphose. Plusieurs essais publiés durant cette période ont proposé une lecture critique, mais leur caractéristique générale est de demeurer très abstraits. On pense au très beau livre de Bill Readings (*The University in Ruins*, 1996), ou encore au recueil d'études de Michel Freitag (*Le naufrage de l'université*, 1995). Dans ces essais, la perspective centrale est celle d'une critique de la dérive commerciale de l'institution : par sa soumission aux lois de l'offre et de la demande,

l'université se transforme en mécanisme de formation d'une main-d'œuvre adaptée au marché et oublie sa mission critique du savoir. L'évolution de la recherche est l'objet de la même analyse dans plusieurs travaux récents, comme l'essai d'Andrée Lajoie (*Pour la recherche libre*, 2008), qui décrivent la transformation de la recherche fondamentale en entreprise subventionnée au service de corporations et de ministères.

Ce portrait est-il conforme aux faits ? L'université est devenue tentaculaire et personne ne peut y reconnaître la communauté de recherche qui présida à son origine au Moyen Âge, ou encore à son âge d'or dans l'Europe et l'Amérique du XIX^e siècle. Malgré que cette transformation affecte la plupart des fonctions de l'université, la critique qui s'exprime aujourd'hui demeure profondément ancrée dans la considération de cette origine idéalisée. Qu'est-ce qui permet de continuer à rassembler sous un même toit des disciplines qui sont les héritières directes des arts libéraux de l'université médiévale et des organisations complexes comme une école de commerce, une école de

médias ou une école polytechnique ? Il faut répondre à cette question de manière claire. Toute critique qui consiste à dresser les uns contre les autres les composantes de l'université est vouée à demeurer stérile, pour la simple raison que chaque élément se réclame d'une mission de savoir et d'expertise orientée vers le bien de la société. Tous les programmes appliqués, *a priori* plus susceptibles que les autres de dérives corporatives, puisent néanmoins leur savoir dans le vaste bassin de la recherche fondamentale. C'est leur influence qui fait problème.

Cette critique est pourtant la plus courante : elle consiste à dire qu'on ne peut traiter les savoirs fondamentaux de la même manière que les savoirs techniques ou orientés vers un marché, et que toute extension du paradigme technique à l'ensemble des disciplines ne peut être que néfaste. L'université est une institution historique et elle pourrait sans doute éclater, ouvrant la voie à la création de nouvelles institutions, si ses diverses composantes n'avaient un besoin essentiel les uns des autres, notamment pour leur légitimité scientifique. On en voit cependant l'amorce dans la mise sur pied d'écoles spécialisées, par exemple dans le domaine de la gestion, souvent rattachées à l'université de manière artificielle. Pourquoi ne pas créer dans la foulée une grande école d'éducation, rassemblant les savoirs relatifs à la formation et à la transmission des connaissances ? En fait, l'université contemporaine résiste à l'érosion de ses composantes, d'abord pour des raisons épistémologiques, mais surtout peut-être parce qu'elle est soutenue par l'État comme institution symbolique d'une part, mais aussi comme service public d'autre part. Cette caution demeure essentielle à son concept, à ce qu'on évoque vertueusement comme sa « mission ».

Il est donc important d'en revoir l'histoire à travers le prisme de l'ensemble des discours qui se sont développés au fil du temps la concernant. C'est ce qu'entreprend Pierre Macherey dans un essai qui présente les résultats d'un groupe de travail de l'Université de Lille-III durant la décennie 2000-2010. On pourrait décrire ce travail comme un effort pour saisir, selon leurs perspectives propres, un ensemble de discours, surtout philosophiques et littéraires, sur l'université. Par une étude serrée des textes de Kant, Hegel, Heidegger — plusieurs fois rapportés à la pensée de Jacques Derrida (*L'université sans condition*, 2011), sans que celle-ci soit étudiée pour elle-même —, Pierre Macherey veut à la fois rendre compte des tensions qui structurent ces discours et cerner les enjeux de l'avenir : la discussion qu'il restitue est en effet pleinement saisie dans la lecture du présent. À l'étude des discours philosophiques, il juxtapose une étude sociologique de l'université comme dispositif, à travers un retour rafraîchissant aux travaux de Pierre Bourdieu et René Passeron. La psychanalyse n'est pas en reste dans cet ensemble très marqué par la situation européenne : une relecture du séminaire de Jacques Lacan (*L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970) permet de retrouver à sa source la notion même de l'idiome universitaire, comme discours distinct du discours de maîtrise, selon une typologie conçue en son temps par Lacan lui-même.

CONFLIT ET HIÉRARCHIES

La première partie de l'ouvrage consiste en une analyse minutieuse de l'opuscule de Kant, *Le conflit des facultés*. Prenant acte d'une division déjà classique en son temps de l'université en facultés supérieures et faculté inférieure, Kant ne s'adressait certes pas aux universités « *grande surface* » que critique Macherey et dans lesquelles les étudiants consomment des crédits et achètent des passeports vers l'emploi, mais il connaissait déjà le conflit entre les facultés professionnelles et la faculté des arts, dite inférieure et libre de sa recherche. Dans cet essai publié en 1798, Kant décrit le système de division du travail qui a présidé à la création des universités modernes, fondées sur le travail des « *savants corporatifs* », ainsi désignés par opposition aux « *indépendants* », regroupés par exemple en académies.

Cette division peut-elle garantir l'autonomie des chercheurs ? Dans les faits, l'idéal d'une indépendance absolue de la recherche est une utopie et Kant le reconnaît : le débouché professionnel, tout comme le service de la société, font partie de la mission de l'université, mais comment éviter qu'ils ne déterminent complètement le contenu de la recherche et de l'enseignement ? Par l'expression « *conflit des facultés* », le philosophe met donc en question l'unité organique de l'université, à ses yeux toujours artificielle et problématique. Cette division en niveaux hiérarchiquement distincts lui paraît injustifiable sur le plan rationnel, puisque, comme l'explique Macherey, « *la vérité, qui doit être la même partout et pour tous, répond à des critères uniformes, suivant le principe égalitaire qui paraît le mieux conforme à la vocation républicaine et cosmopolitique de la raison* ». Or, et c'est sur ce point que l'analyse de Kant concerne au plus près la situation contemporaine, l'unité organique de l'université n'a de sens que si son registre pratique et corporatif demeure soumis à la critique de la faculté inférieure, celle des disciplines d'humanités et, dirait-on aujourd'hui, des sciences fondamentales. Pourquoi ? Parce que seules ces disciplines peuvent revendiquer un service exclusif de la vérité. Dans ces pages grandioses, Kant montre que l'État sert son propre intérêt en progérant la liberté critique de la faculté inférieure et qu'aucune directive provenant de missions extrinsèques ne devrait l'affecter.

Un tel conflit ne nous est pas étranger. La situation s'est certes considérablement complexifiée, mais quand les ressources sont retirées de la recherche fondamentale pour se concentrer principalement sur les programmes professionnels ou techniques, on peut certes louer la poursuite du bien de la société, mais c'est oublier que ce projet peut être rapidement dénaturé si l'université n'offre plus l'espace de la discussion rationnelle des finalités à ceux qui viennent pour s'y former. Le privilège du rentable et de l'exploitable sur tout ce qui est libre s'opère toujours au détriment de la considération critique du savoir. Telle est la leçon de Kant, qui propose une réorganisation de l'université autour d'un principe ordonnateur rationnel. Comme Jacques Derrida

y insistait, dans un commentaire de ce texte, il est ici question de penser la frontière entre le dedans et le dehors de l'université, tâche interminable en raison de l'impossibilité de désigner ce dehors à compter de lui-même, c'est-à-dire sans faire intervenir le dedans, toujours déjà déterminé comme recherche de la vérité.

Cette dialectique du pouvoir de la raison ne peut esquiver les contraintes de l'insertion sociale. Le modèle de Kant illustre le caractère constitutif des tensions qui opposent les facultés, mais il ne dit rien du rapport à la société, et le recours à la philosophie comme principe régulateur de l'organisation, pour noble qu'il soit, pose le problème insurmontable de son autorité. Ici encore, Jacques Derrida, commentant cette fois la critique que fit Schelling du modèle kantien, signale les apories de l'autorité de l'universel : toutes les facultés et écoles ne devraient-elles pas assurer leur propre épistémologie, l'histoire de leurs objets ? Plaider pour une réarticulation multidisciplinaire n'a rien de révolutionnaire ; plusieurs universités américaines ont tenté l'expérience d'unités regroupant le fondamental, incluant les humanités, et le pratique. De nouvelles cohérences peuvent émerger, et chacune révèle une facette de l'analyse kantienne dans son rapport à l'environnement social auquel l'université ne peut se dérober. Au bout du compte, quand on le relit à travers le regard de Macherey, et derrière lui de Jacques Derrida, cet opuscule de Kant nous renvoie au caractère profondément sclérosé de l'institution dont nous avons hérité, autant la structure des facultés que l'organisation des filières professionnelles.

LA QUESTION DE L'AUTORITÉ

L'étude de Pierre Macherey aborde ensuite les discours inauguraux de Hegel et de Heidegger, présentés ici comme exemples de l'autorité grandiloquente des philosophes, instituant de manière quasi sacrée leurs privilèges. On ne s'arrêtera à ces discours que pour signaler l'enjeu politique et social de l'institution universitaire, dans ces époques où l'hégémonie de la discipline philosophique devait être restaurée. L'hostilité manifeste de Hegel à l'endroit de la position kantienne s'explique sans doute d'abord par l'ouverture de Kant à un univers de disciplines plurielles, susceptible de conduire à un certain relativisme ; pour Hegel, le savoir philosophique demeure le critère absolu. Ce débat paraît aujourd'hui suranné, dans la mesure où la philosophie comme discipline ne manifeste aucune position hégémonique, sauf à penser que la philosophie des sciences ou l'éthique seraient les avatars contemporains du drame hégélien.

La chose est différente pour Heidegger et on peut se demander pourquoi Macherey a voulu réintroduire ces textes maintenant très connus et surdéterminés par l'histoire du nazisme. Bien qu'il soit toujours utile de revenir sur les excès rhétoriques du programme de Heidegger et d'observer la facilité avec laquelle un philosophe de son envergure a accepté, même si ce n'est que

très brièvement, le mandat politique de l'hitlérisme, l'étude de Macherey ne propose à cet égard rien de neuf. Comme Kant, Hegel et Heidegger se sont engagés en tant que philosophes dans leur institution, mais contrairement à lui, ils n'ont pas su dépasser la perspective de la mission sacrée et de l'autorité. On peut trouver choquant d'homologuer pour ainsi dire le discours hégélien et celui de Heidegger, mais cela s'explique par une tradition propre à l'Allemagne, bien présente par exemple chez Fichte, d'assortir le système philosophique d'une doctrine de l'institution universitaire qui en serait l'incarnation sociale. Cet ensemble peut-il nous apprendre quelque chose aujourd'hui ? Dans la mesure où la dérive corporative représente aussi l'appropriation par un pouvoir du dehors, il nous met en garde contre le caractère insidieux de ce pouvoir quelles qu'en soient les formes.

La deuxième moitié de ce livre entend présenter une analyse de « *l'idiome universitaire* » : la perspective est donc inversée et Pierre Macherey fait intervenir la critique sociologique de Pierre Bourdieu et l'approche analytique de Jacques Lacan. Comme il le dit lui-même, ces analyses font apparaître tout ce qui a précédé comme un discours d'une surprenante naïveté. Qui peut en effet vouloir encore discuter des privilèges ou des devoirs de la philosophie après avoir entendu Bourdieu ou Lacan ? La réponse à cette question se trouve dans l'immense travail sur l'université accompli par Jacques Derrida, travail philosophique dont ce livre parfois s'inspire, mais dont il ne rend pas compte. Il faut le regretter, car les dernières sections de cet ouvrage présentent un résumé très académique de thèses très connues sur le « *discours du maître* » et le « *discours universitaire* », avec à la clef quelques formules lacaniennes aussi tordues qu'inutiles.

Ces doctrines conservent un parfum de Mai 68 dans leur interpellation du « maître », ce qui peut constituer un rappel intéressant, mais ont-elles quelque chose à offrir à une université où précisément les maîtres ont disparu ? Il était habituel de critiquer la « *sanctuarisation* » de l'université dans ces années tumultueuses où il n'était question que d'y faire pénétrer l'extérieur, mais aujourd'hui, alors que l'université est devenue pratiquement une chambre d'écho des ordres du dehors, qu'ont encore à nous dire les Bourdieu et les Lacan de ce monde ? Cette partie de l'ouvrage déçoit donc ceux qui en auraient attendu un prolongement contemporain de l'analyse kantienne. Prolongement philosophique qui se trouve précisément dans le travail de Jacques Derrida. Mais Macherey prévient son lecteur : de son livre, il ne faut attendre qu'un retour sur les discours, pas une position sur le présent. Certains, il le fait voir avec force, conservent une pertinence profonde ; c'est le cas de Kant. D'autres se sont beaucoup élimés. Peut-être Macherey et son groupe voudront-ils formuler dans la foulée une analyse du présent ? Ce serait une contribution utile au sein du désarroi actuel. ─